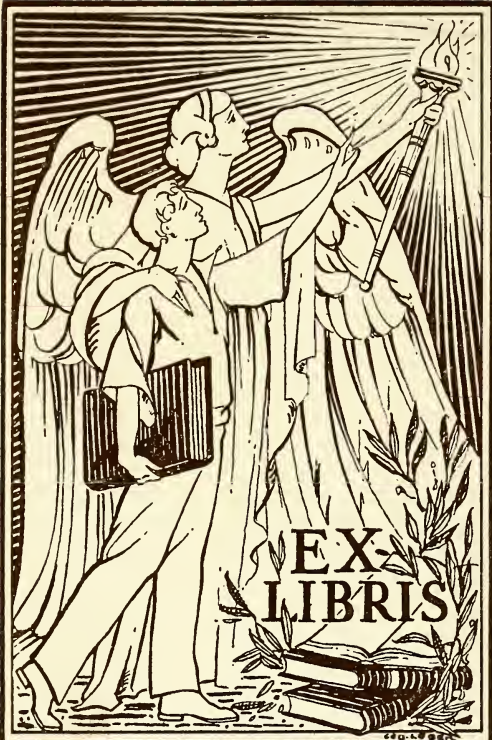


L'AVEUGLE  
" (Poem) "  
*Poesies*  
Giovanni Pascoli

HV2345  
.P37  
1902

HV2345



AMERICAN FOUNDATION FOR THE BLIND INC.

~~GIFT OF~~

Hv2345  
D cop1

La Revue (ancienne Revue des Poètes)  
no. 7, III<sup>e</sup> Série, April 1902 - VIII<sup>e</sup> Année, Vol. XLII

POÉSIES (1) p. 52-53

L'AVEUGLE

Qui l'entendit pleurer d'abord? Ce fut l'Aube. Il pleurait, et pour l'entendre, quelque lézard monta par une vigne.

Et pendant un peu de temps demeurèrent suspendus au-dessus de cette tête, deux grands aigles sombres. A côté, était un chien, les pattes tendues en l'air — mort — parmi un bourdonnement de mouches.

\*  
\*\*

« — D'où je viens, je ne sais; ni où je vais. Le fil de la pensée qui me soutenait dans la route aveugle,

de voix en voix, du jour noir au noir silence nocturne —  
(je m'endormis, je rêvais: je voyais en rêve que je voyais le vrai: réveillé je ne le sais plus, ni le saurai jamais...)

— pendant le clair sommeil, au milieu d'un bourdonnement d'abeilles, se rompit. Et depuis que j'ai rouvert les yeux je cherche le bout pendant de la laisse.

En vain! Je me suis levé sur les genoux, je me suis levé sur les deux pieds. Et en vain l'air noir je palpe, et la terre aussi, et je cherche encore

la longue qu'abandonna ma main endormie.

Oh! je ne crois pas qu'il dorme mon guide, et qu'avec un léger jappement il suive, dans le rêve clair, la légère odeur d'une piste!

Il a fui; c'est en vain que le son de mes paroles le suit dans l'ombre! Oh! l'ombre longue qui jamais ne se dissipera

par l'aube d'un soleil toujours attendu  
qui brille au-delà! Vain le cri! Vains les pleurs! Je suis le seul des vivants loin de tous, et aussi loin de moi-même.

Je sais qu'en haut glissent les vents et vont et vont sans trouver l'écho auquel se brisera ma lamentation,  
auquel arrivera le murmure de l'aveugle...

Mais peut-être quelqu'un m'écoute, quelqu'un me voit, invisible, se cachant en soi-même... Ricanes-tu? Pleures-tu? M'aimes-tu? Me hais-tu? Il est assis

en face de moi. . Qui que tu sois, révèle qui tu es: dis-moi si ton cœur se complait où souffre de ma peine!

Il me regarde immobile et se tait.

Ou peut-être, Une, me voit, Une, m'écoute invisible? Elle est grande, horrible: le vent frémit à travers la chevelure épaisse.

Elle est assise et me regarde: O toi que j'ignore et que je sens, dis-moi si tu as la guerre dans les yeux ou la paix: dis-moi où je suis?... Et elle est là, avec le menton sur la paume qui me regarde et se tait...

(1) Voir dans *La Revue* du 15 mars 1902, l'étude sur *Giovanni Pascoli*, par Jean Dornis.

peuvent avoir des modes de mouvements différents (comme les rayons rouges et violets).

En résumé, il ressort des travaux de M. Mathews, — qui ont pour la plupart paru dans l'*American Journal of Physiology*, et dont il a donné aussi un résumé dans *Century*, — que, tout d'abord, l'excitation chimique consiste en réalité en une excitation électrique, en raison de ce fait que les atomes de matière sont pourvus de charges d'électricité notables. Ce sont les charges électriques et les mouvements de ces charges qui font la toxicité des sels chimiques, et aussi leur action stimulante : les charges négatives étant stimulantes pour le protoplasma, et les positives, toxiques et destructives. C'est par l'existence de ces charges et par leur effet sur les colloïdes, qu'on doit s'expliquer les phénomènes de l'irritabilité nerveuse et de la propagation des excitations dans les nerfs, et aussi de l'anesthésie et de certains autres faits ; et enfin si la lumière est un phénomène électrique, celle-ci se rapproche fortement de certaines actions chimiques qui, elles aussi, sont de nature électrique.

## X

Les faits qui précèdent sont d'un très grand intérêt pour le biologiste et pour le physicien. Ils nous rapprochent d'une conception plus exacte de la nature intime des phénomènes de la vie, et, par là, peut-être, nous permettront-ils d'arriver à une théorie dont les conséquences pratiques, pour l'entretien de la santé et la durée de la vie, ne se peuvent encore entrevoir. Ils permettront peut-être aussi de donner à la pharmacologie une base rationnelle : et il sera temps... Car si les propriétés des médicaments dépendent non de leur nature chimique (mais, après tout, qu'est-ce donc que la nature chimique d'un corps ?...) mais de leurs charges électriques, *l'étude des médicaments devra être entièrement refaite et sur d'autres bases*. Enfin, la théorie de la fermentation va peut-être subir de profonds remaniements. Car les modifications que subissent les solutions colloïdales et qu'on appelle fermentation, sont probablement, elles aussi, de nature électrique. Et alors une révolution profonde dans nombre d'industries est probable.

Voilà bien des « peut-être »... Il faut être prudent, en effet, et ne point s'abandonner à la vaticination. Il est certain, en tout cas, que des horizons nouveaux se sont ouverts, et il n'est pas plus aisé de découvrir quelle importance auront pour le XXI<sup>e</sup> siècle les faits qui viennent d'être exposés, qu'il l'eût été, en 1780, de prévoir quels développements prendrait, avant un siècle, la découverte, en apparence très insignifiante, que venait de faire un certain Galvani.

HENRY DE VARIGNY.



Qui que tu sois, que je ne vois pas, qui me vois, parle donc ; où suis-je ? je veux éviter l'abîme que je sens à mes pieds...

En face ? Derrière moi ? Parle ? J'en entends le bouillonnement incessant, il semble venir de tous côtés, et moi je reste ici comme un rocher

dans une noire, immense, ondulation de la mer !... »

\*  
\*\*

Ainsi il pleurait : et le soir d'or dans les rides de sa face ardaient ; et, des étoiles, sur sa tête, pleuvait la rosée.

Il restait irrésolu, dans la terreur de l'absent abîme et les yeux autour de lui, pleins d'oubli, il tournait, jusqu'à ce que : « Je sais le chemin »

quelqu'un (la Mort), lui murmura : « Viens ».

## DANS LA PRISON DE GENÈVE

Dors-tu (dit-il), fils de l'homme inconnu ? erres-tu loin de ton crime ? as-tu mordu, pour n'y pas revenir, à la douce fleur du lotus ?

Dors-tu ? Oh ! tu es déjà loin dans le sommeil obscur ; ta pensée foule un sol sans écho et des chemins sans remords.

Tu ne m'entends pas ? Je me penche au-dessus de ta tête, je frappe à ton cœur taciturne, vide. Sais-tu qui t'appelle, sais-tu qui te réveille ?

Ecoute-moi : je suis ton père l'*Inconnu*.

C'est peut-être moi qui ai tué, moi, non vu, oui, moi, qui pleure au chevet de ton lit et qui parle dans ton cachot muet.

Pleurons ensemble. M'entends-tu ? tu étais un réprouvé, un solitaire dans le dur chemin : tu allais, sans pain et sans toit, et sans nom ; tu ne t'aperçus de la loi que par les chaînes, et ta patrie t'ordonna : « Va-t'en ! »

Ta mère aussi te dit : « Va ! » Eh bien ?

Autrefois tu étais (joie suprême) tu étais innocent ! tu pouvais dire en tendant tes bras : « Vous êtes mauvais, je suis bon, vous « avez tout et moi je n'ai rien ! Parce que je le souffre, je connais le « mal, non parce que je le fais, et je ne veux pas qu'il reste dans mon « cœur trace de votre mal... »

Quel trésor de pleurs non essuyés et non vus, de superbes pleurs, tu as, avec volupté gâché !

Tu as renié cette sainte douleur qui t'avait suivie par tant de chemins et qui, enfin, se serait aussi endormie à tes côtés !

Tu as déserté de tes malheurs. Tu as voulu être tyran et coupable : tu l'as arraché à quelque hache royale

le fer de ton poignard plébéen.

Ton foyer était la douleur du monde, o sans toit! Tu sortis : ton poignard chercha, avec une haine vagabonde.

Pourtant tu disais dans ta marche fatale, voyant des larmes en des cils inconnus : « Toi tu m'es sacré par le pain et le sel,

« salut, ô malheureux de ma famille, je connais le signe qui ne « s'efface pas! »

Non! avec l'arme qui dégoutta vermeille

tu as transpercé le cœur d'une de tes sœurs : d'une malheureuse!  
Oh! son royaume?... Personne ne l'envia qui eut près du foyer éteint, un frémissement de berceau.

Personne n'envia son trône, de ceux qui attendaient de longues heures, le fils lent à revenir dans la chaumière battue du vent.

Personne n'aurait changé son cœur triste contre le cœur que tu as transpercé, personne, dans le monde où l'on pleure et meurt, personne,

sinon ta mère après ton crime!

\*  
\* \*

A présent Elle, elle a la paix, et tu ne l'as pas. Je t'entends gémir ô mon fils. Et de la secrète lamentation un long écho monte dans ton profond sommeil.

Tu ne le vois plus ce sang dans ton aveuglement; mais tu rencontres des rêves qui s'en souviennent; et un éternel piétinement te suit.

O les ombres qui vont dans le sommeil immobile! Je pleure, ô fils, sur ton destin; je pleure parce qu'on ne te tuera pas.

Ils te laisseront vivre, Caïn!

C'est moi qui ai tué peut-être? Moi qui des rivages lointains, vins, sans ouvrir de portes, et qui te parle. Je pleure parce que : j'ai vu!

J'ai vu d'en haut, j'ai vu « de la Mort! » De ce suprême faite du vrai, je ne distinguais plus entre vous, le grand, le riche, le fort, roi, plèbe... Je vis un fourmillement noir de petites ombres errantes par les dunes, et il en montait vers le ciel austère un cri de malheur commun.

Tous mortels. Oh! tu le sais! tu le veux! Il y a, quand tarde la grande faux, le poignard petit! Oh! toujours on mourra parmi vous.

Tous malheureux! Car s'il y a qui monte et qui descend, dans ces fluctuations légères, l'eau revient plane et unie, avec la mort.

Et la haine est insensée — ombre au vol bref — qu'elle se révolte ou qu'elle emprisonne : c'est la pitié surtout que l'homme doit à l'homme,

même aux rois, même à toi, Lucheni.

Giovanni PASCOLI.

**Binder**

**Gaylord Bros. Inc.**

Makers

**Syracuse, N. Y.**

PAT. JAN 21, 1908

